

Henri Mendras

COMMENT DEVENIR SOCIOLOGUE

SOUVENIRS
D'UN VIEUX
MANDARIN



ACTES SUD

Henri Mendras

COMMENT DEVENIR SOCIOLOGUE

SOUVENIRS
D'UN VIEUX
MANDARIN



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Deux jeunes disciples d'Henri Mendras (Patrick Le Galès et Marco Oberti) ont incité leur maître à "renouer les fils de sa mémoire sur le mode de la conversation qu'il aime tant". Et ainsi ont vu le jour ces *souvenirs d'un vieux mandarin* à l'occasion desquels le professeur tocquevillien retrace les débuts de la sociologie, raconte l'éclosion des idées et les avatars des méthodes, décrit les circuits universitaires, démonte les systèmes des grandes écoles, révèle les traditions et les conflits, et n'hésite pas à montrer aux nouvelles générations la nécessité des mandarins. Mais sous la causticité, sans cesse perce la clairvoyance de l'auteur de *la Fin des paysans*, le jeu de ses intuitions et l'importance de son érudition. Un livre allègre qui apporte d'utiles lumières au débat sur l'éducation et la formation.

Après avoir étudié la paysannerie pendant vingt ans et après avoir fait sensation et autorité en 1967 par la publication de la Fin des paysans (réédition Babel, n° 38 en 1992), Henri Mendras se consacre maintenant à des comparaisons macrosociales entre pays d'Europe occidentale. Auteur de nombreux ouvrages, il a également publié chez Actes Sud, en 1979, sur le mode souriant, un conte philosophique aussitôt remarqué – Voyage au pays de l'utopie rustique.



N° D'ÉDITEUR : 1693
DÉP. LÉG. : FÉV. 1995
ISBN 2-7427-0324-1
F7 2977
150 FF



COMMENT DEVENIR SOCIOLOGUE

HENRI MENDRAS

COMMENT DEVENIR
SOCIOLOGUE

SOUVENIRS D'UN VIEUX MANDARIN

avec la collaboration de
Patrick Le Galès et Marco Oberti



© ACTES SUD, 1995
ISBN 2-7427-0324-1

Photographie de couverture :
Marc Guillomot, *Henri Mendras*
(Tous droits réservés)

SOMMAIRE

Présentation par Patrick Le Galès et Marco Oberti	11
PREMIÈRE PARTIE : LES DÉBUTS, 1945-1968	
I.– <i>Le temps des copains</i>	19
Les vieux maîtres	19
Les copains	34
La vocation	40
Le rite initiatique : le voyage aux Etats-Unis	43
Le retour	52
Naissance des équipes	55
II.– <i>L'esprit du temps</i>	63
Médecin du peuple ou conseiller du prince ?	63
Savant ou intellectuel ?	68
Sociologie et littérature	77
L'étonnement sociologique	81
En côtoyant le marxisme	84
Sociologie entre idéologie et politique	92
III.– <i>La tentation technocratique</i>	99
Institutions nouvelles	99
Les "grandes thèses"	107
La sociologie pénètre à l'université	114
Devenir respectable et trouver de l'argent	118
Les publications	126
IV.– <i>Regarder la paysannerie mourir</i>	135
Le mouvement social	137
Oublier l'Amérique	144
Le savant et le politique	152

DEUXIÈME PARTIE : APRÈS 1968, LA SECONDE INSTITUTIONNALISATION

Introduction : <i>L'effet 68</i>	165
V.- <i>Les Champs de recherche et la société</i>	175
Le travail industriel.....	176
L'Eglise et la pratique religieuse	177
La ville	181
L'école et l'enseignement	184
Les grandes organisations.....	187
La sociologie électorale	188
L'armée.....	190
La famille	191
Trois échecs.....	193
Autres champs, autres structures.....	196
Diagnostics répétés.....	197
VI.- <i>La gestion de la recherche</i>	205
Le CNRS.....	207
La politique scientifique	215
Le moral et la carrière des chercheurs	219
Les équipes et leur financement.....	225
Les institutions administratives.....	230
Les recherches collectives	233
Du bon usage de la marginalité	240
VII.- <i>L'enseignement</i>	249
Tentatives, échecs, expansion.....	252
Une culture sociologique ?	266
VIII.- <i>Le mandarin et ses travaux</i>	277
Cinq portraits	278
L'équipe et la clientèle	285
La direction d'une collection et d'une revue.....	293
La bibliothèque et l'argent.....	295
L'entrée dans la carrière.....	301
<i>Envoi</i>	309
Travaux d'Henri Mendras.....	313
Ouvrages cités	317
Sigles	323
Index des noms	327

Adulscntes scnum præceptis gaudent.

CICÉRON, *De senectute.*

PRÉSENTATION

Henri Mendras appartient à l'espèce peu nombreuse des tocquevilliens ironiques se mouvant autant dans le XIX^e siècle que dans le XX^e. Nœud papillon au vent, histoire de montrer son décalage par rapport au commun des mortels, l'homme ne se laisse pas appréhender facilement, alors qu'il promène son œil goguenard sur la société. Vacciné très jeune contre le communisme lorsque son père était en poste en Russie dans l'entre-deux-guerres, il assume sa condition de bourgeois sociologue avec une aisance déconcertante, qui met souvent mal à l'aise ses interlocuteurs, mais qui ravit ses semblables ou les jeunes gauchistes. Henri a toujours eu un faible pour les marxistes, notamment les trotskistes. En bon bourgeois il respecte aussi l'*establishment*, les élites, les grandes écoles, ce qui en agace plus d'un. Pour un grand nombre de sociologues il incarne le mandarin conservateur, parfois à raison, parfois à tort. Il se targue d'une grande indépendance d'esprit et d'une prétendue naïveté politique, tellement poussée qu'elle justifie des amitiés politiques très éclectiques.

Sa passion pour l'enseignement est aussi empreinte de cela. Ses étudiants et ses apprentis chercheurs se divisent le plus souvent en deux catégories : les jeunes issus de milieux modestes qui réussissent par l'école et qu'il met un point d'honneur à soutenir, et les jeunes bourgeois comme lui. Elitiste en diable bien qu'il s'en défende, il exprime en revanche assez

ouvertement son mépris pour les moyens, il raille les petits marquis, il peut être dur et injuste pour d'autres. Il aime le paradoxe, beaucoup plus que de raison. D'où des prises de position adoptées pour l'amour d'une bonne conversation, ou seulement pour provoquer des réactions. Ce qui lui vaut ennemis et incompréhension. Pendant nos années de formation, nous nous sommes parfois vivement heurtés à lui. *Angry young men* nous n'entendions pas laisser passer sans crier la vision de la société honteusement optimiste du mandarin bourgeois conservateur que nous semblait être Mendras. Il en rajoutait, le bougre, pour nous obliger à réagir et à travailler nos arguments dans la discussion. Ces discussions, toujours animées, au sein de notre laboratoire puis en dehors lorsque nous sommes partis, ont finalement créé entre nous une grande complicité et une vive amitié.

Mendras fit partie du groupe de jeunes gens qui, après 1945, va s'initier à la sociologie dans des conditions peu ordinaires. Sous la houlette des grands maîtres Georges Friedmann, Georges Gurvitch, Gabriel Le Bras, Jean Stoetzel puis Raymond Aron, alors que la discipline était devenue moribonde avant-guerre, ils entrent au CNRS naissant, puis à l'université, et développent des institutions nouvelles, nécessaires aux sciences sociales. Balandier, Bourricaud, Crozier, Dampierre, Morin, Reynaud, Touraine, Tréanton, pour citer les plus connus, après un voyage initiatique aux Etats-Unis dans les années cinquante, développent des recherches, constituent des laboratoires qui forment encore aujourd'hui l'ossature de la sociologie française.

Nous sommes les petits-enfants de cette génération de sociologues. Retrouver les traces du passé au moment où la relève est en cours nous a paru utile. Nous avons interrogé Henri Mendras, puis quelques-uns de ses compères. Ce livre est son livre personnel. Notre rôle a été de l'aider à renouer les fils de sa mémoire sur le mode de la conversation qu'il aime

tant, à mettre de l'ordre dans ses récits, à développer des aspects qui nous semblaient importants et à en dévoiler d'autres qu'il paraissait oublier. Il a conservé le ton parlé de nos conversations.

Rentrant l'un de Grande-Bretagne l'autre d'Italie, les sociologies qui nous y avaient été enseignées nous paraissaient différentes de celle exercée en France ; nous revenions étonnés par les tribus rencontrées. Frontières de la discipline, organisation du métier, des enseignements, de la recherche, influences intellectuelles, paradigmes et méthodes en vogue, tout était différent. Ce qui nous a amenés en retour à une interrogation sur la sociologie française. Qu'est-il arrivé à la sociologie des classes sociales en France alors que ce domaine de recherche demeure florissant en Grande-Bretagne et en Italie ? Pourquoi la sociologie urbaine est-elle devenue si faible dans les années quatre-vingt alors qu'elle a inspiré directement le renouveau de la sociologie urbaine britannique ? Pourquoi si peu de personnes utilisent-elles les méthodes log-linéaires pour le traitement des données d'enquêtes ? Pourquoi nos voisins ont-ils tant de mal à comprendre l'organisation du CNRS ? Pourquoi les Italiens lisent-ils les sociologues allemands contemporains, ce que les Français ne font guère ? Comment expliquer les différences de frontières entre disciplines ? Toutes ces questions et bien d'autres, nous les avons posées à Henri Mendras lorsque nous sommes revenus, un peu décontenancés, à Paris dans notre laboratoire d'origine. Il nous a raconté des "histoires de jeunesse" qui nous ont fait découvrir tout un aspect de la sociologie française qui nous était inconnu.

Au cours de longues conversations en Périgord, Eric de Dampierre nous a donné l'inspiration et la stimulation de départ, puis nous a suivis de ses encouragements. Pour compléter et vérifier ce que nous

racontait Henri, nous avons mené des entretiens très informels avec une douzaine de sociologues choisis parmi les grands anciens ou des plus jeunes. Nous avons fait beaucoup de découvertes en interrogeant Georges Balandier sur son baroud en Afrique pour ses recherches ; en écoutant Raymond Boudon, affable, nous expliquer son rêve de grande université allemande ; Lucien Brams, émouvant, évoquant les tensions entre la recherche scientifique, ses amitiés et son rôle au sein de l'appareil communiste ; les souvenirs de jeunesse de Michel Crozier, volontaire, parcourant seul les Etats-Unis à la recherche des syndicalistes américains ; Robert Fraisse faisant revivre les grandes heures au Commissariat au Plan ; Jacques Lautman, parlant de son expérience de directeur scientifique au CNRS ; Edgar Morin, le conteur, parlant de sa vie de résistant communiste puis de sa découverte de la Californie quelques années plus tard ; Jean-René Tréanton racontant son aventure lilloise et la préparation de ses "fameuses" notes de lecture ; Jean-Claude Passeron concevant ses enquêtes avec Bourdieu, créant la sociologie à Nantes avant d'aller à Vincennes ; Alain Touraine, critique sévère de la sociologie d'aujourd'hui, expliquant passionnément le sens d'un laboratoire et du travail d'une équipe ; Henri Weber se rappelant avec verve les grandes heures des départements de philosophie et de sociologie de Vincennes, et Michel-Antoine Burnier ses souvenirs d'étudiant à Sciences-po et à la Sorbonne. Christian Baudelot, Rémy Lenoir et Nicolas Herpin nous ont raconté leur fascination de jeunes sociologues devant l'énergie et la créativité du duo Bourdieu-Passeron lors de leurs premières enquêtes. Edmond Preteceille, chaleureux, racontait les luttes collectives du CSU et le coup de force des jeunes sociologues marxistes au sein de l'Association internationale de sociologie.

Ils ont raconté aussi leurs échecs, les conflits entre le CNRS et l'université, la tornade de 1968, leurs liens

souvent complexes avec le parti communiste et le marxisme d'une part, avec les administrations et les entreprises d'autre part. Leur conception du métier, commune pour l'essentiel à leur génération, témoignait d'une époque intellectuelle. Ils nous ont beaucoup impressionnés par leur passion et leur énergie. Ils ont belle allure les ancêtres de la tribu.

Nous remercions très vivement tous ceux qui ont accepté de nous donner de leur temps si généreusement. Enfin, *last but not least*, nous remercions Catherine Mendras pour son accueil, ses commentaires souvent narquois et toujours aigus. Nous espérons que le lecteur aura autant de plaisir à lire ce livre que nous en avons eu à le préparer.

PATRICK LE GALÈS ET MARCO OBERTI

